

Félix : oeuvre de mémoire

Denys Lelièvre

Numéro 173, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelièvre, D. (2014). Félix : oeuvre de mémoire. *Québec français*, (173), 7-9.

Félix : œuvre de mémoire

DENYS LELIÈVRE *



Félix Leclerc aurait eu 100 ans le 2 août de cette année. Nous désirons souligner l'anniversaire de l'un des plus grands écrivains que le Québec ait connus. Sa contribution au développement de la chanson d'ici et d'ailleurs est inestimable. Nous pouvons aussi aisément faire un parallèle entre l'évolution de son œuvre et celle de la société québécoise.

Cet anniversaire nous invite à redécouvrir le répertoire des chansons de Félix, à saluer l'héritage qu'il nous a légué et à rappeler l'intérêt et l'actualité de son œuvre. En février dernier, le gouvernement du Québec le désignait *personnage historique* en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel.

Dès 1965, dans l'un de ses grands textes, « Toi l'ami », Sylvain Lelièvre rend hommage à Leclerc en reconnaissant la place qu'il occupe dans l'espace francophone de la chanson : « Nous pourrions simplement nous asseoir et jaser / En écoutant Félix ou Mozart ou Coltrane ». Félix Leclerc écrit « Notre sentier » en 1934. Il n'a pas encore vingt ans. À ce moment-là, en France, Édith Piaf, Jean Sablon et Charles Trenet commencent à peine leurs carrières. Au début des années 1950, de futurs géants de la chanson, les Brassens, Brel et Ferré salueront son influence.

L'œuvre considérable de Leclerc, riche et diversifiée, faite de chansons, de poèmes, de romans, de pièces de théâtre, de contes et de carnets regroupant des maximes, nous permet de suivre l'évolution du Québec d'un monde traditionnel vers un monde moderne. À la fin de son premier roman, *Pieds nus dans l'aube* (1945), nous reconnaissons l'ambivalence des personnages de la littérature du terroir. Leclerc traduit bien l'hésitation du jeune adolescent à quitter l'enfance pour le monde adulte, à laisser la campagne rassurante pour la ville : « Mon enfance était morte... Je sortais de ma chère vallée, comme les billots qui sortent par la Saint-Maurice et vont en ville se faire changer en papier... Et je m'endormis. L'orange avait roulé par terre et discrètement

s'était sauvée... À mon réveil, la montagne était traversée, une vallée inconnue m'apparaissait au loin... ». Si nous considérons le corpus des chansons (plus de 160), les textes semblent suivre la même évolution que celle des œuvres de nos grands poètes. De la fin des années 1940 au début des années 1960, comme l'a déjà suggéré Gilles Marcotte, les poèmes et les chansons manifestent certes une grande affirmation du pays québécois, mais davantage au plan de la conscience, alors que les écrits des années 1960 et 1970 nous feront passer, comme chez Miron, du poétique au politique, incitant le lecteur à passer à l'action, à opérer du changement.

La connaissance de l'œuvre d'un auteur-compositeur-interprète, qu'il s'agisse de Barbara, de Brassens, de Cohen ou de Dylan, se limite à quinze ou vingt chansons. Chez Leclerc, elles appartiennent presque toutes aux premières années de sa carrière : « Contumace » (1944), « Bozo » (1946), « Le Bal » (1946), « Moi mes souliers » (1948), « Le train du Nord » (1946), « Francis » (1947), « Le p'tit bonheur » (1948), « Mac Pherson » (1948), « Présence » (1948), « L'hymne au printemps » (1949), « Le roi heureux » (1949), « La fille de l'île » (1950), « Attends-moi Ti-Gars » (1956), « Tirelou » (1957). Parmi les œuvres plus engagées des années 1970, le public gardera en mémoire « L'alouette en colère » (1972), « Le Tour de l'île » (1975), « Sors-moi

donc Albert » (1975) et « Les 100 000 mille façons de tuer un homme » (1975).

EN MARGE DES CLASSIQUES

Nous pouvons regrouper les chansons en deux grandes périodes : la première davantage axée sur le pays intérieur, dialogue constant entre l'homme et la nature (1934-1970), l'autre établissant le lien entre poésie et politique (1970-1988). L'écoute renouvelée des chansons de Leclerc nous permet de redécouvrir plusieurs d'entre elles, des textes évoquant la « vie, l'amour, la mort » avec une étonnante économie de mots, l'ailleurs rêvé. Écoutons la parole du poète. « En muet » (1944), « Écho » (1947), « Les perdrix » (1955), « Ce matin-là » (1955), « Je cherche un abri pour l'hiver » (1960) et « Douleur » (1963) expriment avec une grande poésie l'ambivalence du sentiment amoureux, sa plénitude et son vide : « Mais amour en muet, c'est un cœur dessiné ° C'est aussi yeux rougis et douleur sur la bouche ° C'est les rides au front, les marqûres au flanc ° C'est tout proche des cris » (« En muet ») ; « J'ai lancé cette chanson ° Sur l'eau, l'air et le vent ° Partout tout à la fois ° Pour qu'elle entende ma voix » (« Écho ») ; « Les sources sont glacées ° Et les roseaux sont morts ° Dans leurs habits de rouille ; ° On a crevé les champs ° Et mon cœur et mon dos ° À grands coups de couteau... » (« Les



perdris ») ; « Quand tu dis que tu m'aimes et que tu dances au village ° Avec tous les garçons qui ont cheveux bouclés ° Tu mens effrontément... alors moi, demain, je m'en irai ° Plus loin que ce pays, plus loin que les nuages ° Et j'enverrai la mort te tuer, cher visage » (« Ce matin-là ») ; « La source jolie en lumière ° En novembre se cache sous terre ° Chanter est métier de misère ° Quand on n'est pas oiseau dans l'air » (« Je cherche un abri pour l'hiver ») ; « Je m'appellerais l'amour ° que je te courtiserais ° Je m'appellerais la peur ° que je te défendrais ° Je m'appellerais la nuit ° que je t'illuminerais ° Je m'appellerais la mort ° que je t'épargnerais » (« Douleur »). Quatre grandes chansons inspirées par la mer, aux mélodies envoûtantes, suggèrent un ailleurs fantasmé qui réconcilierait la vie, l'amour et la mort : « Demain, si la mer » (1946), « Mouillures » (1946), « La mer n'est pas la mer » (1949) et « La Gaspésie » (1949) : « Quand ils t'ont aperçue, ° Les oiseaux en folie ° Ont envahi la rue ° Et reculé la nuit (« Demain, si la mer ») ; « Quand ils auront franchi ce terrible désert ° Et que les mains tendues ils atteindront la mer ° Une traînante barque les rejoindra bientôt ° [...] Ainsi nous glisserons à travers les mouillures ° Bus par l'éternité, bus par l'éternité » (« Mouillures ») ; « Y a des grèves autour de la mer ° des coquillages et du sel ° et de vieux marins qui ne voguent plus ° qu'on a débarqués mais qui sont repartis ° dans des voyages sans escale... Y a le soleil sur la mer ° Et toi au bord ° qui le regarde descendre dans l'eau » (« La Gaspésie »). Enfin, dans la chanson « Prière bohémienne » (1955), Leclerc exprime toute

sa reconnaissance envers les petites gens : « J'apporte les hommages émus ° Les espoirs des villes inconnues ° L'entrée au paradis perdu ° Par des continents jamais vus ; ° Ce sont eux qui sont les plus forts ° Qui emportent tout dans la mort ».

D'autres chansons de cette première grande période de création abordent la question identitaire de manière très directe ou sur un ton plus poétique. Dans « Le Québécois » (1943), Leclerc tourne en dérision un jeune homme qui croit séduire une femme par une chanson inspirée par le monde étranger : « C'était bien, mais il mit des prouchkinovs ° Des icônes, d'la vodka, des troikas... ° Blues, Tennessee ° Brooklyn, California ° Blues, *apple pie* ° *Alleluia*, *Coca-Cola*...C'était un Québécois ° Qui voulait me célébrer ° Hélas ! Il avait oublié de m'regarder ». Il est facile ici d'établir un lien entre la femme et le pays. « Tu te lèveras tôt » (1958) préfigure les chansons de filiation père-fils et d'héritage des années 1970 telles que « Mon fils » : « Et tu rentreras lourd ° Pour avoir fait le tour ° De ce qui est à toi ° Tu diras à ta mère ° Que l'horizon est clair ° Et elle sera fière ° D'être de ce pays-là... Tu te lèveras tôt ° Tu mettras ton capot ° Et tu iras dehors... ». Deux merveilleuses chansons, moins connues, expriment, sur un ton plus poétique, le même espoir en des lendemains meilleurs. « Le jour qui s'appelle aujourd'hui » (1964) peut prendre une double signification. Le texte suggère de mettre au présent l'amour et la terre où il se développe : « Mais un jour qui n'est pas venu ° Et qui se fait dans les nues ° Peut-être est-ce demain ° Peut-être

l'an prochain ° Il viendra, il viendra ici ° Et si nous sommes endormis ° Il nous réveillera et sera sans fin [...] Si tu veux faisons de notre vie ° Le jour qui jamais ne finit ° Qui s'appelle aujourd'hui », « Passage de l'outarde » présente plus que jamais un homme debout : « Passage de l'outarde revenant de bien loin [...] dans mon jardin d'automne debout cabrant les reins ° je lui montre ma vie au bout de mes deux poings ». À la fin des années 1960, renouant avec « Complot d'enfants » (1950) et avec cette idée d'insoumission, Leclerc écrit deux chansons de transition qui pavent ainsi la voie au dialogue des générations des années 1970. Dans la première, « En attendant l'enfant » (1969), à quelques mois de la naissance de sa fille, Nathalie, il s'interroge sur l'état du monde qu'il lui offre : « voilà ce que je t'offre [...] Des guerres à ta naissance ° comme à la mienne aussi ° les pays d'espérance ° que m'a légués mon père ° et ce parler de France ° la chanson de ta mère ». Dans la seconde, « J'inviterai l'enfance » (1969), il exprime sa foi dans le pouvoir de la jeunesse de transformer le monde : « Et les enfants nouveaux poseront ° dans la main de l'homme seul ° les leurs, ouvertes ° chaudes et nues ».

Extrait des « Escales de ma vie », tiré du livre *Dernier calepin* : « Au plus fort de la panique, je fais la plus grande découverte de mon existence : je découvre que j'ai un pays à moi sous les pieds et qu'on est en train de lui faire mal, et c'est à moi qu'on fait mal ». Au lendemain des événements d'octobre 1970, Leclerc sent « sourdre en lui la colère » et rejoint les autres « pionniers » de la chanson pour « chanter ce pays » : « Notre

arme, puisque le port d'armes est interdit, sera la chanson ». Il sera plus présent que jamais sur disque et sur scène : « L'Alouette en colère » (1972), « Le Tour de l'île » (1975) et « Mon fils » (1978). Le spectacle *Le loup, le renard, le lion* (1974), réunissant sur scène les trois grands de la chanson québécoise, Leclerc, Vigneault et Charlebois, constitue l'un des moments les plus festifs du mouvement identitaire. Certaines chansons méritent une nouvelle écoute : « Comme une bête » (1975), « Le dernier point » (1975) ou encore « Un soir de février ». Celle-ci raconte la défaite de 1759 et la revanche plus de deux cents ans après : « Nous étions six millions ° À pas suivre la joute ° À la télévision ° Et personne sur les routes ° Sur la pointe des pieds ° On a fait comme eux autres ° Pris possession des clefs ° Des ponts, des villes, de tout ». Mais, surtout, trois chansons du dernier album de Félix enregistré en studio. Dans « La nuit du 15 novembre », le narrateur salue les enfants, une dame, un grand-père, un professeur, un théologien et un pianiste aveugle. Les mots ne sont plus

nécessaires, il faut que la joie explose : « C'est une affaire d'amour ° Qui commence entre nous ° Laissez-nous, laissez-nous ° Charnellement à lui ° Il me possède enfin ° L'amant que j'attendais [...] J'acclame dans mon cœur ° Le géant qui se lève ». Dans le texte intitulé « L'an 1 », Leclerc établit clairement la filiation entre l'ancêtre et le jeune Québécois : « L'arrivée de l'enfant a été dure pour la mère ° Enfin il est là...Il lui reste à étudier, comparer, discuter les pensées dans les livres, les visages, les lunes, les voisins, les jardins, à découvrir le fleuve, les milliers de soupirs qui font de la musique dans les marais de nuit pour les Bozo fragiles. À chausser les patins, à nager sous les lacs, à filer sous la lune en français librement... Trop de temps, trop longtemps, la terre fut aux lâches, aux oisifs, aux tricheurs ° Qu'il la prenne, lui, mon fils, c'est à ton tour. Chacun son tour ° Elle est belle, elle est là, elle est sienne, et que la peur de vivre soit rayée à jamais ° Ne me remercie pas. ° Que tu vives comble mes jours de joie ° Bon voyage à toi et à ta descendance ». La chanson « Mon

fil », qui clôt l'album, poursuit la réflexion amorcée dans « Le Tour de l'île », sans doute la plus grande chanson de Leclerc. Il y fait le bilan de sa vie, lègue à son « fils » « ce qu'il a fait de mieux » et l'incite à épouser les mêmes aspirations : « Il est temps que tu rentres ° Finis les migrations ° Les transits, les voyages ° Il est l'heure, couche-toi ° Et viens dans mon Royaume ° Tu ne partiras plus ° Viens pour te reposer ° Viens savoir si j'existe ». ✨

* Professeur de littérature à la retraite, il est maintenant journaliste culturel à la pige. Il anime présentement sur les ondes de CKRL FM 89,1 l'émission *Univers francophone*, consacrée à des entrevues en chanson, en littérature et en théâtre.

H a m a c

<p>« Damas excelle dans l'art de peindre des tableaux saisissants avec peu de mots. » Chloé Leduc-Bélanger, <i>Les Méconnus</i></p>	<p>Geneviève Damas Les bonne manières <i>nouvelles</i></p>	<p>Alexandra Ackerman, une jeune fille russe intelligente et curieuse, est séparée des siens et trouve refuge chez des juifs hassidim du quartier d'Outremont à Montréal.</p>	<p>MAGALI SAUVES YIOSH! <i>roman</i></p>
<p>« Ce recueil de nouvelles se lit d'une traite, grâce à la plume habile de Maude Poissant. » Iris Gagnon-Paradis, <i>La Presse</i></p>	<p>Maude Poissant Saccades <i>nouvelles</i></p>	<p>« Profondément émouvant, ce premier bijou de l'auteure ne saurait être plus unique et mémorable. » Jean-François Lebel, <i>La bible urbaine</i></p>	<p>Maude Veilleux Le Vertige des insectes <i>roman</i></p>